

Adieu à la valse

Mardi Maldas

Adieu à la valse

L'ÉDITIONS DE
OBSERVATOIRE

Ouvrage publié sur la recommandation
de l'agence Ariane Geffard.

ISBN : 979-10-329-3872-0

Dépôt légal : 2026, mars

© Éditions de L'Observatoire/Terre Neuve Éditeurs
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

« Nous n'avons pas compris, adolescentes, que le mal résidait dans la conjugalité elle-même, dans la domestication de nos élans, que finissent irrémédiablement par exiger le couple et la maternité. »

Juliette ROUSSEAU, *La Vie têtue*

À l'étage, les enfants dorment. Je suis sur le canapé, les jambes pliées sous les cuisses, le regard dans le jardin. Sur les branches de l'orme, des tourterelles rentrent leur cou. Parfois, des pics épeiches pleupleutent. Pas aujourd'hui. Aujourd'hui, c'est dimanche.

Je laisse un mot sur la table de la cuisine, entre les factures du plombier et une baguette de pain. Avec un feutre, au dos d'une ordonnance, trois cachets par jour avant les repas : « Je reviens. » Les lettres ondulent, se bousculent pour s'arrêter net à la ponctuation. Je ne signe pas.

J'attrape mon portefeuille et m'attarde un instant dans le séjour. D'ici, on discerne l'imprimé de mes hanches sur les coussins. Je m'avance, tasse le tissu du plat de ma paume, m'efface. Recule. Des mégots qui font la planche dans des verres à moitié bus et de l'odeur de cigarette qui colle au carrelage, je m'occuperai plus tard. Il ne reste plus de poudre et j'ai besoin, besoin d'un café.

Adieu à la valse

Je tourne la clé dans la serrure de la porte et déclenche l'ouverture des portières de la voiture. Contact. Le vrombissement du système de ventilation couvre la radio et l'air chaud mollit mes phalanges, j'ajuste le thermostat. À plusieurs rues de là, je stationne asymétrique entre deux bandes blanches. Parce que le talon de ma chaussure se désolidarise de ma semelle, je note d'une croix sur mon avant-bras, même feutre : aller chez le cordonnier. L'encre s'étale, oblique, sillonne de fines rides.

J'accélère pour me glisser entre les portes tambour du supermarché dont l'enseigne grésille sur la devanture en contreplaqué. Il faut penser aux céréales des semaines paires, un kilogramme de bon chocolat dans une céréale croustillante, et est-ce qu'il faut reprendre du lait ? Des pâtes, format familial en tête de gondole, et du dentifrice à la fraise, en tube pour faire comme les grands. Du café.

J'erre parmi les rayons, le corps courbe au-dessus d'un chariot dont les roues pivotent par saccades et m'obligent à redresser ma trajectoire. À cette heure-ci, seuls quelques cabas matinaux, la soixantaine bien entamée, viennent causer en attendant l'office. Leurs voix roulent rauques, cailloux sur plage de galets, discutent hospitalisation et adultère. Je les contourne et contemple d'un œil hagard, endormi et encore soûl, l'alignement des emballages aux couleurs disparates qui brassent l'éclairage depuis leurs étagères. J'aurais dû prendre le casque dans la boîte à gants, faire taire les ondes des tubes luminescents, les

bavardages duveteux. À défaut, je presse le pas pour les distancer.

Toute à l'inspection de la fausse faïence, je lève les yeux juste à temps pour piler devant une robe orange, quatre-vingt-onze pour cent polyester et neuf pour cent élasthanne. Elle se retourne. Nous nous figeons.

C'est moi.

Je vous jure que c'est moi.

Je n'ai pas le même nez, pas les mêmes pommettes ni le même port de tête mais je me reconnais. La peau tirée sous le maquillage de la veille frémit, un grain de beauté ponctue la paupière droite qui s'affaisse et des poches cernent le regard qu'elle a noir. Les cheveux, gras, ne sont pas coiffés. Le teint paraît cireux sous les néons et le tissu du vêtement, rêche.

Nous restons suspendues, immobiles bouleversées, à me dévisager une éternité, quelques poignées de secondes. Une annonce promotionnelle fait gronder les enceintes au-dessus de nous et me sort de mon hébété-tude : les produits de la poissonnerie sont soldés à moitié prix jusqu'à midi et demi. Je m'ébroue et, sans rien dire, fais volte-face pour me diriger vers les caisses. Compose mon code en ignorant les regards indiscrets et m'enfuis sans attendre la confirmation de paiement.

Le moteur tourne : inaction. Peu à peu, mes yeux désé-carquillent. Qu'est-ce que c'était que ça ? J'enclenche la première et m'insère dans la circulation, merci. Je dois

rentrer à la maison. L'assistant de navigation soutient mon raisonnement.

« Continuez tout droit sur six cents mètres puis... »

Le visage de l'inconnue ne me quitte pas.

« Tournez à gauche sur rue de la Madeleine. »

Je sais, je sais que ce n'était pas moi.

« Dans cinquante mètres... »

Mais je me suis vue.

« Tournez à gauche sur rue de la Madeleine. »

Je n'écoute pas.

« Tournez à gauche. »

Je réfléchis.

« Recalcul. »

J'ai beau faire, ça ne justifie pas, ça ne vaut pas une attaque de panique un dimanche matin, neuf heures quarante-et-une et déjà vingt-six degrés en Île-de-France, ciel creux et mouettes acidulées.

« Dans cinquante mètres, au rond-point, faites demi-tour. »

Tous ces feux verts qui s'alignent sur l'avenue, comment ne pas les interpréter ? Complice, le clignotant ne clignote pas, ne clignote plus. Incapable de tourner. Je franchis le panneau qui signale la sortie de la ville quand l'assistant de navigation me rappelle de faire demi-tour dès que possible. Je donne un coup sur le moniteur tactile, trois doigts contre le revêtement d'oxyde d'indium-étain, le désactive.

Je m'en vais.